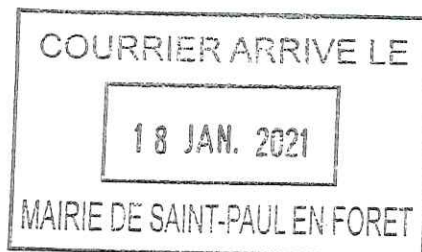


Maurice Faille
24 -26, Chemin Henri Constant
07200 Aubenas
Tél. : 04.75.35.15.95



Monsieur le Maire de Saint-Paul-en-Forêt
Mairie
Place du Champ de foire
83440 Saint-Paul-en-forêt

Aubenas, le 14 janvier 2021

Monsieur le Maire,

Je m'appelle Maurice Faille, je suis âgé de 93 ans. Je suis né à Toulon en 1927, j'ai quitté ma ville en 2014, suite à mon veuvage et à ma malvoyance.

J'ai dû rejoindre ma fille cadette à Aubenas, Ardèche.

Depuis quelques mois, je rédige pour mes enfants les récits de faits qui ont marqué mon existence.

Parmi eux, s'en trouve un concernant votre village durant l'été 1938.

En effet, durant trois ans : 1937, 38, 39, j'ai passé de très agréables grandes vacances à Saint-Paul-en-Forêt, qui ne comptait à l'époque que 180 habitants environ.

Mes parents étaient très amis avec un enfant du pays : monsieur Albert Camatte, professeur d'anglais au collège Rouvière de Toulon. Nous logions au deuxième étage de sa maison familiale, située dans la Grande rue.

Vous trouverez, joint à ma lettre, un exemplaire de cet événement.

Si vous étiez au courant de cette histoire il est possible que ma rédaction vous apporte de nouveaux renseignements, ou vous éclaire sur certains points précis.

Par contre, si vous l'ignorez, je suis très heureux de vous faire connaître le beau geste de vos « anciens ».

A cette époque, la plus grande partie des habitants de Saint Paul ont fait preuve de bonté naturelle, d'un sens spontané d'entraides, d'un humanisme qui ne tint compte : ni de l'origine, ni de la religion, ni des intentions de ceux qui se trouvaient en pleine détresse, ayant besoin d'un secours immédiat.

En vous remerciant de votre attention que vous porterez à lire ce document, veuillez agréer Monsieur le Maire, mes respectueuses salutations.

Maurice Faille

A handwritten signature in dark ink, appearing to be "Maurice Faille", written over a horizontal line.

1938 : Sauvetage d'un couple juif allemand

Introduction

En écrivant ces pages, je voudrais convaincre, que pendant la période 1930-1945 la France n'était pas foncièrement antisémite.

Certes, à cette époque, surtout dans la région parisienne et dans quelques grandes villes il existait des groupuscules actifs qui partageaient avec l'Allemagne nazie la haine du peuple juif. On peut rappeler qu'au début de cette période de nombreux scandales financiers, faillites frauduleuses, escroqueries avaient été commis par des juifs ; par exemple l'affaire Stavisky qui avait troublé certains français.

N'oublions pas que durant quatre ans, l'armée allemande occupa notre pays. Le 3^{ème} Reich infligea à notre pays une terrible mais efficace propagande anti-juive dirigée d'une main de maître par le fameux docteur Joseph Goebel. Propagande qui dû troubler certains de nos compatriotes.

Il y a également la mauvaise habitude du peuple français de se moquer de ses amis, voisins, alliés, et de tout ce qui est étranger. Inutile de rappeler ici les fameuses blagues belges, comme les plaisanteries douteuses, venant du nord du pays sur le dos des marseillais : Marius et Olive. Et, il nous serait difficile d'oublier les sarcasmes qui tombaient sur la tête des juifs, petit usurier ou grand banquier international.

Reconnaissons enfin, quand les membres du peuple élu furent : arrêtés, emprisonnés, dépouillés, déportés, et plus tard exterminés, moquerie et mauvaise plaisanterie s'éteignirent.

Chapitre 1 : le lieu

Durant trois années, 1938, 1939, 1940, j'ai passé d'agréables grandes vacances (deux mois et demie) dans un petit village du haut Var, Saint-Paul-en-forêt. 150 habitants, y compris les familles propriétaires d'exploitations agricoles entourant le petit bourg.

Pourquoi ce choix ?

Pour deux raisons :

Ma famille était très amie avec un des villageois : Albert Camatte, professeur d'anglais au collège Rouvière de Toulon.

D'autre part, quand mon père exerçait son métier de représentant de commerce, il fréquentait le seul hôtel du village. Il avait trouvé ce dernier calme, accueillant, et entouré de très belles promenades en forêt.

En plus de sa petite église dirigée à l'époque par un jeune prêtre et d'un tout petit bureau de poste disposant d'une seule cabine téléphonique, Saint-Paul possédait quatre magasins.

Le plus important, le phare du village, était l'hôtel Simon restaurant et bar qui accueillait l'hiver, ses clients dans une très grande salle et qui installait l'été, de grandes tables devant sa façade. C'était un vieil hôtel très bien tenu avec une quinzaine de chambres servant à ses pensionnaires une merveilleuse cuisine provençale préparée par madame Simon mère.

Madame Simon était aidée dans son travail par son fils et sa belle fille qui accoucha en 1938 d'une petite Huguette.

A l'entrée du village, coté Bagnols-en forêt, se trouvait le grand magasin général tenu par la famille Séraillet. On y trouvait de tout : presse et journaux, alimentation, fruits et légumes, droguerie, quincaillerie, parfumerie, mercerie, bonneterie, semences et produits agricoles.

En descendant la rue principale juste avant l'église il y avait le petit magasin d'alimentation et de mercerie de mademoiselle Noélie, une vieille fille des plus sympathique.

Sur la placette se trouvant devant l'église il y avait un bâtiment bas qui abritait le four, le pétrin à main, et tous les ustensiles du boulanger. Son magasin de vente se trouvait 20 mètres plus loin dans cette même rue.

Rarement, durant la belle saison, un boucher venant de Fayence ouvrait une matinée par semaine.

La plupart des habitants de Saint-Paul, a part les retraités, tenaient des exploitations agricoles, surtout des vignobles, avec leurs cultures personnelles de blé, avoine, cultures maraichères. Il y avait également un ou deux exploitants forestiers. Et vers Fayence, à la limite des deux communes, quelques agriculteurs qui cultivaient des plantes à parfum pour les parfumeries de Grasse.

Chapitre 2 : Albert Cammat : le villageois exceptionnel

Albert était le fils unique de l'ancien maire du village, qui était un riche propriétaire. Très intelligent, il réussit les études de professeur d'anglais et professa toute sa vie au collège Rouvière de Toulon ; partageant sa vie entre le port maritime et son lieu natal où il passait toutes ses vacances.

Il mit en fermage les propriétés paternels et garda à sa disposition deux belles demeures.

Son pied à terre principal était la belle maison familiale de trois étages située dans la rue principale du village entre son voisin monsieur David-agriculteur et la maison de fonction habitée par le garde-chasse fédéral et sa famille.

Albert se réservait le rez-de-chaussée et le premier étage, très confortables. Mes parents louaient le deuxième étage où j'avais ma chambre personnelle. Le troisième étage était occupé gracieusement par la cousine germaine d'Albert, madame Husson, et ses enfants venant de Marseille.

Les parents d'Albert avaient fait construire, à l'extérieur du village, au début du chemin menant quartier Talon une très belle villa moderne qui devait avoir à l'époque une quinzaine d'années. Peut-être espéraient-ils que cette habitation abrite leur future belle-fille. Mais Albert était toujours resté célibataire.

Ne croyez pas pour autant qu'il détestait les femmes. Albert habitait à Toulon un merveilleux petit appartement uniquement placé. C'est trois grandes pièces donnaient grâce à trois grandes fenêtres, directement sur le port de Toulon, à quelques dizaines de mètres de la mairie. Sa vue était splendide. Avec les quais il avait devant lui la vieille Darse, la Rade avec ses nombreux navires de guerre et bien plus loin, la colline du Cap-Sicié ayant à son sommet la chapelle de notre Dame Du Mai. A l'époque Toulon, premier port militaire français surveillant la méditerranée, avait pour mission d'alimenter en navires de guerre nos lointaines colonies : Djibouti, la Réunion, l'Indochine, Madagascar, la Polynésie, la Nouvelle-Calédonie. Les navires chargés de cette tâche guettaient Toulon au moins pour deux à trois ans. Bien entendu, à cette époque aucun membre d'équipage ne pouvait espérer passer quelques congés à Toulon durant ce long séjour. Ainsi les épouses, chargées ou non de progénitures, se trouvaient durant ces longs mois privées de maris. En choisissant ce métier les hommes en connaissaient les

inconvenients, mais profitaient également de nombreux avantages : double paye, durées de séjours comptant double pour la retraite.

Dans ces familles écartelées certaines jeunes épouses sans enfant trouvaient le temps bien long. C'est à cet instant qu'agissait Albert.

Bel homme, sportif, intelligent, très sympathique, jouissant d'une certaine fortune, possédant sa propre voiture, il permettait à une compagne de vivre la vie « de château ». Ballades sur la côte varoise ou sur la côte d'azur, bons restaurants, farnientes, étés agréables et discrets dans la maison de Saint-Paul-en-forêt, bref les candidates ne manquaient pas. Albert avait le doigté nécessaire pour entamer ses aventures amoureuses loin du village. Cela ne devait pas empêcher que quelques-uns de ses vieux camarades de classe éprouve une certaine pointe de jalousie, ou que quelques dames songent avec nostalgie aux avantages éphémères de cette « dolce vita ». Cette vie amoureuse ne gênait pas les villageois. Albert était un homme jovial, généreux, fidèle en amitié, toujours prêt à transporter quelqu'un grâce à sa voiture.

Il faut dire aussi, que nous les français et françaises ont toujours cachés dans nos cœurs, une certaine sympathie pour : le vert galant, les coureurs de jupons, les dons-juans, qu'ils soient rois ou reines, princes ou princesses, empereurs, présidents, ou simple prof d'anglais.

Chapitre 3 : mes amis

Saint-Paul-en-forêt comptait très peu d'enfants de mon âge. L'école tenue par une seule institutrice ne devait compter qu'une quinzaine d'élèves.

Ayant déjà passé des grandes vacances en 1937, j'avais deux copains du pays.

D'abord Marcel Gourdon, un solide gaillard qui n'aimait pas qu'on lui marche sur les pieds. Il avait un don particulier : c'était le meilleur fabricant de lances pierres. Avec une solide fourche retirée d'un buisson, une vieille chambre à air, un morceau de cuir, et quelques brins de laine, il nous fabriquait des engins merveilleux qui nous servait à tirer sur tout ce qui volait. Mais quand l'un de nous arrivait à descendre un pauvre oiseau plus ou moins étourdi, c'était la gloire pour le tireur. Cet art de lancer les pierres n'était pas vu d'un bon œil par les mamans en charge de progénitures. Aussi Marcel n'était pas très fréquentable pour certaines familles.

Mon deuxième copain de Saint-Paul s'appelait Jeannot Daniel. Plutôt petit, mince mais musclé, c'était un « dénicheur d'oiseau ». Il n'y avait pas le pareil pour grimper à n'importe quel arbre, contrôler la présence d'œufs, la naissance des oisillons. Et quand ces derniers avaient pris du volume Jeannot leur faisait un sort qui amenait ces bestioles dans la cuisine de sa mère. Pour lui, c'était les chasseurs qui le regardaient d'un mauvais œil. Les petits rouges gorges, fauvettes, et même agasses (pies) tués par Jeannot disparaissaient en tant que proie future. J'avais également un troisième copain, un parent des Séraillers, qui venait de Fayance, il s'appelait Maurice Astier. Son père tenait à Fayance un garage automobile. Il avait deux ans de plus que nous. Et déniait à ce moment-là à prendre la tête de notre groupe. En 1944, à 18 ans en rejoignant le maquis il a été tué par les allemands.

J'avais également l'occasion de retrouver des copains venant à Saint-Paul pendant les vacances. Il y avait les deux petits enfants de notre voisin monsieur David l'agriculteur, Georgette trois ans de plus que moi, et Jeannot, son frère de mon âge. Puis un marseillais, Guy Toschini, que sa tante, directrice d'école amenait passer les vacances à Saint-Paul, tout deux accompagnés de la grand-mère de Guy.

Si j'appelle notre voisin monsieur David l'agriculteur c'est que son frère cadet, ancien coiffeur parisien, était venu habiter dans son pays natal au moment de sa retraite. Je l'appelais David Coiffeur.

Chapitre 4 : l'arrivée des allemands

Nous sommes en 1938, à peine installé dans notre appartement de Saint-Paul depuis quelques jours, il est environ 14 heures de l'après-midi. Il fait très chaud. Tout le village fait la sieste, mode de vie obligatoire l'été dans le Var.

Je suis dans ma chambre, vitres ouvertes, volets à lames fermés. Laisant passer un léger courant d'air. Ma porte étant entrebâillée.

J'entends dans la rue un bruit de voix qui surprend à cette heure de la journée. Ecartant légèrement les volets, devant notre porte, sur le trottoir d'en face, à l'abri du soleil, je reconnais monsieur David le coiffeur qui discute avec un homme et une femme ayant à leurs pieds chacun une valise. La discussion étant animée, ma curiosité me fait descendre mes deux étages, et pousser légèrement notre porte cochère.

A cet instant, monsieur David quitte le couple et se dirige vers la maison qui touche la sienne et qui est la demeure de notre maire, monsieur Léger. Quelques secondes plus tard, les deux hommes se retrouvent devant les étrangers. J'entends monsieur le maire dire très fort à David :

- Le monsieur à l'air de parler anglais.

David répond :

- L'anglais je ne le comprend pas.

Léger lui dit :

- Une seule personne peut servir de traducteur, c'est Albert. En regardant vers notre demeure il remarque que je suis devant la porte, me connaissant, il me crie :

- Maurice, est-ce qu'Albert est là ?

Je lui réponds oui.

- Peux-tu lui demande de venir ?

C'est ce que je fais. Je rentre dans le couloir, tape à la porte d'Albert. Celui-ci me répond, et je lui dis que monsieur le maire l'attend devant notre porte. Nous sortons tous les deux. Là, monsieur Léger lui explique que cet étranger à l'air de parler anglais. Albert s'approche et une longue conversation s'engage. Ne comprenant pas cette langue je me contente d'examiner les deux personnes. Le jeune homme doit avoir environ trente, trente-cinq ans, châtain foncé, trempé de sueur, chemisette manches courtes, pantalon épais. A côté de lui, appuyée contre le mur la jeune femme a l'air très fatiguée. Presque blonde, son visage est très marqué par la fatigue et par des coups de soleil ainsi que ses avant-bras. Si elle est vêtue d'un chemisier, sa jupe en tissu très épais, qu'on ne porte jamais l'été dans nos régions confirme son origine étrangère. A ce moment-là Albert se retourne face à monsieur le maire et à David et leur traduit sa conversation.

Il explique qu'il s'agit d'une longue histoire. Ces deux jeunes gens, originaires de Munich, sont des juifs allemands. Le jeune homme a réussi ses études de médecine il y a un an. La jeune femme ne les a pas totalement terminées. Voulant fuir les persécutions nazies, leurs deux familles ont pu difficilement rassembler une importante somme d'argent pour payer aux autorités allemandes leur droit de sortir de leur pays munis de documents d'identités. Avant de quitter l'Allemagne ils ont pu rentrer en contact avec un comité d'entraides juif de New-York, lieu de leur voyage. Avec le peu d'argent qui leur restait ils ont pris un billet de train qui les a

amenés à Paris. Dans cette ville un comité de soutien juif, complètement débordé par l'afflux d'immigrés les a recueillis durant 48 heures. Leur a expliqué que pour aller à New-York et si on leur adressait des billets de transports maritimes, il faut qu'ils trouvent un lieu de résidence avec adresse pour recevoir le courrier américain. On leur conseil plutôt d'embarquer à Marseille car le port du Havre est surchargé. On leur conseille également pour éviter des frais et pour trouver plus facilement un lieu d'accueil de s'arrêter dans un petit village plutôt que de séjourner à Marseille. D'autre part étant dans le midi ils auront une chance s'il n'y a pas de place dans les bateaux de Marseille de partir de Gênes en Italie.

Le comité parisien à la chance de leur fournir un automobiliste qui peut les amener jusqu'à Lyon. Ils ont passé une nuit à Lyon sur un banc. La veille au matin ils ont fait comme ils ont pu, de l'autostop. N'ayant aucune carte routière de France, conduits au grès des autostoppeurs, ils se sont trouvés ce jour-là vers les midis, déposés par un autostoppeur qui leur expliquait que Saint-Paul-en-forêt était un petit village à 5 kilomètres de là. Ils viennent d'effectuer ces 5 kilomètres les valises à la main, sous un soleil de feu.

Monsieur le Maire, un brave homme, très humain, comprend que le premier geste est de les reconforter. Il apprend par Albert qu'ils n'ont pas mangé depuis la veille et il demande à David de les amener à l'hôtel Simon pour leur offrir un repas au nom de la mairie. Puis Léger se tourne vers Albert qu'il connaît très bien et lui dit

- Que penses-tu de cette situation ?

Albert lui répond

- C'est très délicat. S'ils ne reçoivent aucune réponse des Etats-Unis, qu'est ce que nous allons faire ?

Le maire lui répond :

- Il faut tenter le coup.

A cet instant, Albert propose au maire qu'il peut les héberger. A 150 mètres de sa maison neuve, en plein champ, il a un cabanon en état correct qui servait à abriter les travailleurs surpris par un orage. On pouvait y abriter le cheval, et les hommes. Cette sorte de grange avec une fenêtre et une porte fermant à clé peut servir d'abri momentanément. Bien entendu il faut la nettoyer, la meubler. L'eau pourra être prise chez Albert et, ils pourront se servir des toilettes qui se trouvent dans un petit appentis dans le jardin d'Albert. Le maire remercie le professeur et ajoute qu'il va falloir aussi leur assurer de quoi manger. Lui et Albert se dirigent vers la mairie et à tout les deux, écrivent un court message pour le village.

A cette époque pour informer les gens du pays il n'y a qu'une seule solution. Le garde champêtre, monsieur Kaïs, militaire à la retraite, devient le publieur. A six endroits du village, sonnant une sonnerie de clairon, il invite les habitants qui sortent de leurs maisons à prendre connaissance du message qui leur est destiné. Monsieur le Maire va chercher Kaïs, lui donne le message et aussitôt, le publieur entre en action. C'est ainsi que toute la population est informée des demandes suivantes :

Il faut des volontaires pour nettoyer le cabanon.

On demande aux habitants de prêter pour quelques semaines meubles, linges, vaisselles, fourneaux....

Un moyen de transport pour amener tout ce matériel au cabanon.

On fait appel au bon côté des habitants pour qu'ils apportent de quoi manger à ce couple d'allemands chassé d'Allemagne par les nazies.

Leur village va répondre quasi unanimement à cet appel.

David l'agriculteur sont son grand char-à-banc attelé de son cheval. Les villageois apportent à la mairie lits, matelas, tables, vaisselles. Les Séraillers apportent un vieux réchaud à gaz ainsi qu'une bonbonne de butane avec son tuyau et son détendeur. Ma mère descend des draps, du linge de maison ; serviettes de toilettes, torchons. En quelques heures le village réuni le nécessaire pour que le couple puisse vivre plus ou moins confortablement.

Bien entendu, les ménagères apportent de la nourriture : légumes, fruits, œufs. Le boulanger assure aux deux allemands qu'il leur fournira un pain chaque jour. Le jeune couple restauré gratuitement par madame Simon qui refuse catégoriquement le paiement de la mairie, est amené dans son nouveau domicile.

Chapitre 5 : l'attente

C'est ainsi que nos deux jeunes allemands prennent leurs habitudes. Tous les matins ils vont prendre leur pain chez le boulanger. Ce dernier reçoit des villageois la nourriture qu'il remet au jeune couple. Albert est toujours auprès d'eux pour servir d'interprète. D'autre part ayant un niveau intellectuel assez poussé et du temps de libre, le jeune couple se met à apprendre facilement quelques mots de français. Le deuxième jour de leur arrivée, Albert les a conduits au bureau de poste où ils ont pu envoyer un courrier au comité d'entraides juif de New-York avec toutes les recommandations qu'ils possédaient, ainsi que l'adresse d'Albert pour recevoir la réponse. Puis les jours commencèrent à passer. On arriva rapidement au premier jour du mois d'août. Toujours rien. Les jeunes gens confiaient leur inquiétude à Albert qui lui aussi partageait cet état d'esprit. Le 15 août passa et l'attente fut de plus en plus angoissante. Personnellement je savais par mes parents et par Albert qu'ils ne manquaient de rien. Mais le moral était dans les chaussettes. De mon côté je continuai à passer de très bonnes vacances. Un matin vers les 9 heures, ma fenêtre étant ouverte, ayant terminé mon petit déjeuner, j'ai entendu dans la rue : « Monsieur Cammat il y a eu lettre d'Amérique. »

Tout le monde était devant notre porte. Albert se précipita sur la postière, prit la lettre. Ça venait bien de New-York. Et prit son vélo et pédala le plus vite possible pour apporter la missive aux jeunes gens. Tout le quartier attendait son retour. Il revient en criant ils ont leurs billets. Les habitants poussèrent un cri de soulagement. Albert continua :

- Ils embarquent dans quatre jours à Marseille.

Chapitre 6 : le départ

Les jours suivants furent employés sans ménagement.

Il fallait fournir aux jeune couple l'argent nécessaire pour prendre le billet de l'autobus Saint-Paul/Fréjus puis le billet de train Fréjus/Marseille. Le paquebot levant l'ancre à 17 heures, il fallait leur payer une nuit d'hôtel et le repas. On fit une quête dans tout le village. On arriva à ramasser l'argent nécessaire. L'hôtel Simon leur prépara un bon panier contenant un repas froid. Et la veille de l'embarquement, tous les villageois ne travaillant pas dans les champs étaient groupés devant le magasin des Séraillers, stationnement de l'autobus allant vers Fréjus.

Il faisait un temps merveilleux. Le soleil du midi éclairait la scène de ses premiers rayons. Et tout le monde serra la main au jeune homme. Les femmes embrassèrent chaleureusement la jeune dame. Puis ils montèrent dans l'autobus. Puis après un dernier geste de la main ils quittèrent le village qui les avaient accueilli à peu près un long mois.

Et à nouveau l'attente crispa les esprits. Le jeune docteur avait assuré Albert que dès leur arrivée à New-York il leur écrirait pour dire si tout c'était bien passé durant ce voyage. On attendit avec impatience la lettre newyorkaise. Le mois de septembre arriva. Rien. On commença à se faire du souci. 10 septembre rien. Au café Simon, en jouant au boules, à la belote, les joueurs, se disaient il faut bien compter huit jours de traversée. On savait que les immigrants arrivant à Long-Island, le filtrage américain était sévère. De mon côté avec mes parents on se disait on risque de quitter Saint-Paul pour rentrer à Toulon sans connaître la suite de l'histoire.

Heureusement que vers le 15 septembre la postière nous refit la même scène. Un matin vers 9 heures on a attendu crier :

- Monsieur Cammat, j'ai une lettre de New-York.

Albert dû traduire immédiatement le contenu de la missive. Ils étaient bien arrivés. Ils avaient été bien reçu par le comité d'accueil. On avait déjà trouvé une petite ville américaine dont le docteur parlait à la retraite et qui était tout heureux de trouver un remplaçant par anglais et immédiatement disponible. Le jeune couple remerciait le village avec chaleur et indiquait à Albert que durant tout leur vie ils n'oublieraient jamais la sollicitude des habitants de Saint-Paul-en-forêt.

L'année suivante, en 1939, je passais mes dernières grandes vacances à Saint-Paul. Depuis le départ des jeunes allemands, la situation internationale était devenue oppressante.

Déjà, en septembre 1938, au moment des accords mensongers de Munich la France avait frisé la guerre. Durant tous les premiers mois de 1939, envahissement de la Tchécoslovaquie par les nazis, menaces de guerre.

Vivant ces moments difficiles, on oublia l'aventure du couple juif.

Est-ce que Albert reçu quelques nouvelles de leurs parts ?

Mon dernier séjour à Saint-Paul fut émaillé de bruits de guerre, de passages de troupes, de convois d'artilleries rejoignant les frontières alpines. Comme tout le monde, Albert vrai patriote, était très en souci de la situation. On ne parla plus des allemands. On avait en tête d'autres soucis.

Heureusement, qu'à cette époque on ignorait les terribles événements qui allaient meubler les prochaines années.

Le 3 septembre 1939, il était vers les 9 heures, j'allais rejoindre mes bons copains pour jouer avec eux durant cette belle matinée. En arrivant à la hauteur de l'hôtel Simon je vis surgir le fils Simon criant à tue-tête :

« La radio vient d'annoncer que la France avait déclaré la guerre à l'Allemagne. »

A partir de cet instant, ma vie et celle de mes parents changea pour de nombreuses années.

Maurice Faille